

**NO  
NAME  
BAY**



© Mera éditions, 2022  
*pour la traduction française*  
www.mera-editions.com

*Édition originale américaine parue sous le titre:*  
RINN'S CROSSING  
© 2020 Heath, Russell

Original English language edition published by Alatna Works, Russell Heath, 60 Overs Point Road, Steuben, Maine, 04680, USA. Arranged via Licensor's Agent: DropCap Inc. All rights reserved.

Les textes de cet ouvrage sont protégés. Toute reproduction ou représentation, totale ou partielle, par quelque procédé sans autorisation expresse de l'auteur est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

ISBN 978-2-9571694-2-9

RUSSELL HEATH

NO  
NAME  
BAY

ECO-THRILLER

ΠERA  
— EDITIONS —



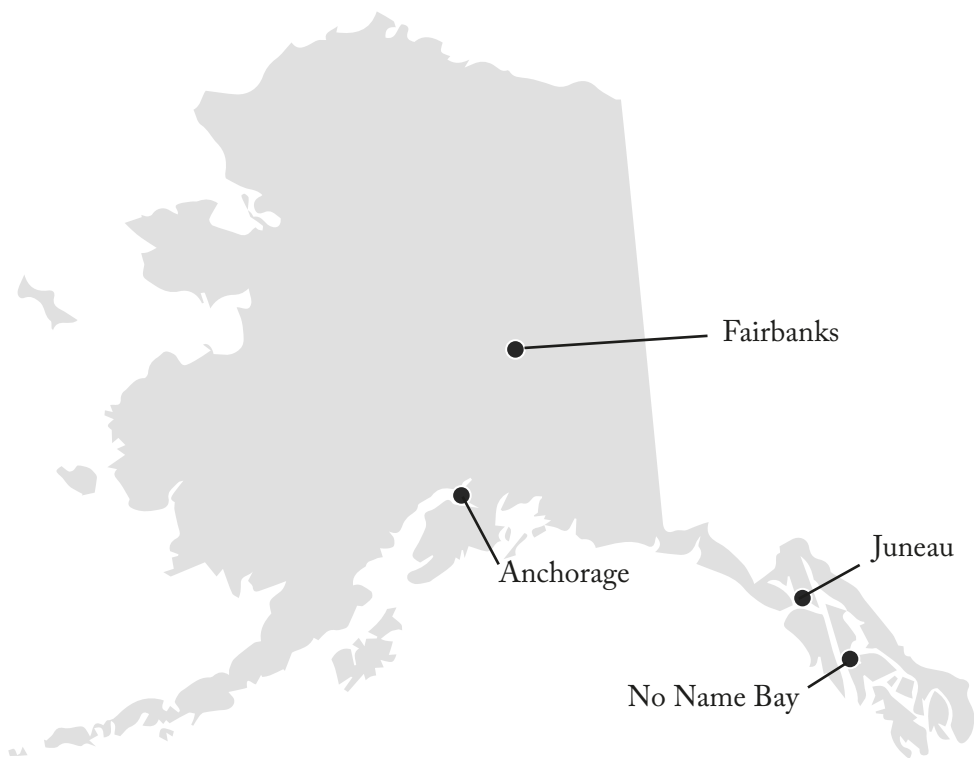
# L'AUTEUR

RUSSELL HEATH

---

Éternel aventurier, Russell Heath a vécu seul dans une cabane isolée pendant plusieurs années en Alaska et en Italie, a voyagé à travers le Sahara, les jungles et les savanes africaines jusqu'en Asie du Sud, a fait un tour du monde en solitaire sur un voilier de 25 pieds de long, et a parcouru à vélo l'épine dorsale des Rocheuses, depuis l'Alaska jusqu'au Mexique. Russell Heath a aussi été lobbyiste au sein de l'assemblée législative de l'Alaska. Il a travaillé sur des projets de pipeline, et a été à la tête d'une organisation environnementale de renom qui se battait pour protéger les forêts primaires côtières. Il a vu de près la politique de l'État. Tous les coups bas, toutes les manipulations des règlements et des procédures, toutes les trahisons dans ce roman se sont produits dans la vie réelle. « Sauf, précise Heath, la dernière. Elle est le fruit de mon imagination. » Depuis quelques années, il a déménagé à New York pour se consacrer au conseil en management et au coaching en leadership. Il coache désormais des dirigeants d'entreprises et d'organisations à but non lucratif, ainsi que toute personne souhaitant vivre une vie riche, pleine de succès.

# L'ALASKA



Fairbanks

Anchorage

Juneau

No Name Bay

*À Sarah, ma belle.*





# PROLOGUE

Bureau du Gouverneur Thomas J. Wilson  
10 juin, Juneau, Alaska.

---

Le gouverneur d'Alaska, Thomas Wilson, avait convoqué ce 10 juin l'assemblée législative de l'État à une Session Spéciale dans le but de faire adopter un amendement historique à la constitution. Cette proposition d'amendement avait pour objectif de protéger les ressources naturelles qui assuraient la subsistance des populations Amérindiennes, telles que le gibier, le poisson et la cueillette.

— Il est temps d'arriver au terme de cette affaire, annonça le gouverneur. De tenir les promesses faites aux premiers habitants d'Alaska, il y a plus de deux générations.

La protection des droits de subsistance des Amérindiens était l'un des sujets qui avait le plus divisé la scène politique de l'État ces cinquante dernières années. Malgré de nombreuses propositions, et une pression importante de la part du gouvernement fédéral, aucune loi en ce sens n'avait été approuvée par le corps législatif.

— J'ai travaillé en étroite collaboration avec le sénateur Billy Macon, souligna le gouverneur, pour élaborer un ensemble de propositions de loi qui, nous en sommes certains, rencontrera un soutien massif de la part de la population. Nous appelons le corps législatif à adopter cet amendement historique.

Les propositions du gouverneur comprenaient les textes législatifs suivants :

- Résolution Conjointe Spéciale n° 101, une proposition d'amendement à la constitution de l'État relative aux moyens de subsistance.

Les résidents Amérindiens d'Alaska seront en droit de privilégier les ressources sauvages renouvelables pour un usage personnel ou familial usuel et traditionnel.

- Session Spéciale n° 1001, loi relative à l'organisation des syndicats sur les propriétés privées.

Toute activité syndicale sur une propriété privée sans autorisation préalable du propriétaire sera désormais interdite.

- Session Spéciale n° 1002, loi relative au délai d'attente obligatoire imposé aux femmes ayant recours à l'avortement.

Un délai d'attente de 5 jours à compter de la demande sera désormais requis avant que l'avortement ne puisse être pratiqué.

- Session Spéciale n° 1003, loi relative à la gestion et à la commercialisation du bois propriété de l'État.

L'État sera désormais autorisé à céder à un exploitant unique la jouissance exclusive, pendant cinquante ans, des droits de coupe sur un maximum de cent-mille acres de terres forestières.

- Session Spéciale n° 1004, loi relative au Fonds d'Urgence et de Lutte contre le Rejet d'Hydrocarbures et de Produits Toxiques.

La surtaxe de deux centimes par baril que les exploitants pétroliers sont tenus de verser au Fonds sera désormais abolie.

# 1

Vendredi 6 juin  
Quatre jours plus tôt

---

Le boîtier tomba de ses mains, et racla contre le bloc-moteur. Rinn se figea et tendit l'oreille. En cette nuit d'été, seul le vent agitait les arbres.

Il s'éloigna de la chenille de chantier, le boîtier à la main. À l'aide d'une paire de pinces, il attrapa le filtre par le rebord et le souleva. Ce dernier se fit plus léger à mesure que l'huile s'écoulait. Lorsqu'il lui parut vide, il chercha à tâtons le sac-poubelle à côté de lui et l'y déposa. Puis, il attrapa une bouteille plastique remplie de sable fin, et en versa une poignée dans le boîtier.

Rinn remonta sur la chenille et revissa le boîtier au moteur. Une fois qu'il l'eut bien serré, il alluma sa lampe torche et, dissimulant le faisceau rouge de son corps, l'examina à la recherche de traces de doigts, de grains de sable ou de gouttes d'huile fraîche, qui auraient pu attirer l'attention. Tout avait l'air en ordre. Il éteignit la lumière, ramassa le sac-poubelle et effaça ses empreintes de pas derrière lui. Il marqua une pause, tendit l'oreille, puis descendit la pente en direction de la baie, laissant le bord de la route guider ses pas. Ses enjambées étaient courtes, il faisait attention à maintenir son équilibre, pour ne pas faire accidentellement toucher le bord de la semelle de sa botte dans la boue. Cela pourrait laisser entendre que ses pieds étaient bien plus grands que ses empreintes ne le laissaient paraître.

La route était récente. Le parfum métallique du bitume fraîchement raclé flottait dans l'air et se mélangeait à la morsure âcre de la sève des arbres, abattus pour laisser place à la route. C'étaient des Pruches de l'Ouest et des épicéas de Sitka, âgés de cinq à six cents ans. S'ils avaient été encore debout, leurs cimes auraient effleuré les lourds nuages qui glissaient au-dessus de la forêt.

*Il était déjà passé par là une fois.*

Une route secondaire taillait un sillon dans la forêt. Il la descendit en trottinant, la foulée courte. La carcasse noire d'un tractopelle reposait à côté d'un tamis et d'un tas de gravier. Rinn s'en approcha, repéra le bouchon du réservoir d'huile et versa une poignée de sable dans le tuyau.

Les grains de sable s'enfonçaient dans l'huile de moteur et resteraient en suspension jusqu'à ce que ce dernier soit remis en marche le lendemain matin. Les cristaux tranchants de feldspath, de quartz et de magnétite charriés par l'huile se frayeraient un chemin entre les pistons et les cylindres et rayeraient l'acier trempé. Des dizaines de milliers de minuscules rayures rendraient les surfaces rugueuses et le moteur commencerait à surchauffer. Le temps que l'opérateur remarque que sa jauge de température avait monté, le moteur serait déjà hors d'usage.

Il pulvérisa une salve de WD-40 à l'intérieur du tube pour faire disparaître, à l'abri des regards, les traces de son délit. C'était difficile de savoir avec précision quelle quantité de sable utiliser. Trop, et quelques machines pourraient tomber en panne rapidement et donner l'alerte, avant que les autres n'aient été sérieusement endommagées. Trop peu, et rien ne se produirait avant l'arrivée du Sénateur. S'il avait bien dosé, les moteurs surchaufferaient au moment même où DeHill arriverait au camp, et cela ôterait tout caractère jubilatoire à son petit spectacle.

Il descendit du tractopelle et se dirigea vers une niveleuse garée au fond de la fosse. Il accéléra le rythme, retira rapidement le filtre, sabla l'huile moteur puis, à l'aide d'un pistolet à graisser, injecta de l'huile mélangée à du sable dans chaque raccord qu'il pouvait atteindre. Il regagna la route et versa méthodiquement du sable dans les carters ou les boîtes de vitesses de tous les engins de chantier qu'il rencontrait. Il ne pourrait pas tous les

saboter ; il ne disposait que de cette nuit-là pour agir. Demain, la police serait à sa recherche.

Il contempla les branches supérieures de l'épicéa noir qui flottaient au milieu des nuages. Peu importaient les dégâts qu'il aurait occasionnés aux engins de chantier de Tlikquan Corporation, les arbres auraient disparu avant la fin de l'été. Dans un monde juste, son geste aurait été considéré comme un simple délit, mais dans ce monde, on ne pouvait malheureusement pas trop attendre de la justice. Rinn se fraya un chemin à travers la forêt et avança dans l'obscurité parmi les arbres et le bois mort. Il se laissa tomber à plat ventre et avança en rampant jusqu'au bord du talus qui surplombait le camp. Ce dernier était petit et fortement illuminé par les projecteurs qui parsemaient la cour et par les lampes, plus petites, fixées au-dessus des portes des quartiers d'habitation. À l'exception du grondement sourd d'un générateur, tout était calme. Sous le coup de la colère, la douleur de la perte le submergea soudain. Une femme avait partagé sa vie un été, sous ces arbres majestueux, quelques années auparavant. Il avait alors cru naïvement qu'elle resterait là avec lui pour toujours.

Il scruta les ombres. Pas de gardien de nuit ; le camp était à quatre-vingts kilomètres du village le plus proche. Mais quelqu'un pouvait tout de même sortir à tout moment pour fumer une cigarette. Il s'accroupit, scruta l'obscurité jaunâtre, bondit par-dessus le talus et courut, la foulée courte, à travers la cour de terre battue jusqu'à la cabane qui abritait le générateur. S'enfonçant dans l'ombre, il se figea, tendit l'oreille puis courut jusqu'au bâtiment suivant, un hangar en acier préfabriqué, et se faufila jusqu'à l'autre extrémité du bâtiment. Devant lui, il aperçut les camions, stationnés en file indienne, tournés vers le réfectoire et les baraquements.

Le jour n'allait pas tarder à se lever. Rinn se glissa hors de la pénombre et courut vers le camion le plus proche. Il fit sauter les leviers qui verrouillaient le capot, s'accrocha à la ferrure, se pencha en arrière et l'ouvrit. Il chercha le bouchon du réservoir d'huile et versa une poignée de sable dans le tuyau. Des grains se déversèrent à côté, sur le moteur. Il ne s'en préoccupa pas. Les routiers ne vérifiaient pas les niveaux comme le faisaient les conducteurs d'engins de chantier. Il se déplaça rapidement de

camion en camion, s'arrêtant pour tendre l'oreille à intervalles réguliers.

Il renonça à saboter les derniers camions. Ils étaient trop exposés, et il devait retourner dans la forêt. Le ciel de l'Est se teintait déjà de gris.

Rinn revint discrètement sur ses pas, comme il était venu, zigzagant de véhicule en véhicule, la foulée courte. La lumière d'un projecteur suspendu à un poteau éclairait un espace entre deux camions. Il le traversa à toute vitesse, tête baissée, protégeant ainsi ses yeux habitués à l'obscurité. Dans la poussière et le gravier meuble, il repéra sa propre petite empreinte, faite quelques minutes auparavant, et orientée vers la direction opposée. Soudain, quelque chose d'autre attira son attention. Il frémit, plongea dans l'ombre du premier camion qu'il trouva, rampa sous la remorque, et contempla son empreinte, austère dans la lumière. La trace d'une botte aux semelles à crampons se superposait à l'extrémité la sienne. Il tourna la tête et scruta l'obscurité. Quelqu'un avait marché sur son empreinte. Quelqu'un qui n'aurait pas pu le rater, courant de camion en camion et versant du sable dans les tuyaux d'huile moteur. Il s'accroupit sous la remorque, dos aux énormes roues. L'obscurité ne le dissimulait plus désormais, mais cachait quelqu'un d'autre. Il chercha des pieds tapis dans l'ombre, des yeux qui l'observaient, puis tendit l'oreille, s'efforçant de calmer le battement de son cœur contre ses tempes, et se concentra sur son ouïe à la recherche de l'éraflure d'une botte contre la terre, d'un souffle, de la douce bouffée du frottement d'un jean. Il n'entendit rien.

Rinn sortit son couteau, l'enveloppa dans sa veste pour étouffer le clic de la lame qui s'ouvrait, prit une profonde inspiration et la relâcha. Il allait seulement menacer, pas tuer. Ses doigts étaient crispés sur le manche en os et il appréhendait ce qu'il serait capable de faire pour conserver sa liberté.

Il rampa jusqu'à la roue suivante et regarda devant lui, tournant le dos au projecteur. La lumière, découpée par les arêtes affûtées du camion, laissait apparaître des zones d'ombre. Il en scruta chaque recoin, sentant des yeux braqués sur lui, se glissa jusqu'au camion suivant, le cœur battant la chamade. *Pourquoi l'alarme n'avait-elle pas été déclenchée ?*

Il était tenté de sprinter en direction de la forêt. Qu'est-ce que ça pouvait bien changer à présent? Il avait été vu, et les carters qu'il avait sablés seraient vidés, les moteurs rincés, et les machines remises au travail en toute sécurité dès le milieu de la matinée.

Il rampa jusqu'à l'autre extrémité du camion. Au-delà, il y avait environ dix mètres à découvert, puis le bâtiment en acier, puis la cabane du générateur, et enfin, la forêt.

Ce silence le troublait. Était-il surveillé? Il traversa la cour au pas de course, le couteau à portée de main, dépassa le bâtiment en acier et se réfugia dans l'obscurité derrière la cabane du générateur. Il s'appuya contre le mur, la tête adossée à la cheminée d'échappement, brûlante. Le grondement du moteur étouffait les bruits de la nuit. Le mur vibrait au rythme du cliquetis des valves qui libéraient les gaz chauds.

Soudain, il le sentit. Un mouvement, doux, léger, humain. Il venait de l'intérieur de la cabane.

Il se précipita vers la forêt, slaloma entre les arbres, et courut à en perdre haleine jusqu'à la route. Son sac à dos battait contre ses reins, et ses jambes s'étiraient à pleine foulée. Il courait dans les traces laissées par les pneus, là où les premiers camions du matin, qui remonteraient la route, allaient faire disparaître ses empreintes. Il compta ses pas; à 1 800, il tourna à gauche, sauta par-dessus l'accotement de gravier et entra dans la forêt. Il alluma sa lampe torche. Des troncs striés et des touffes de trèfles du diable se profilèrent dans son faible faisceau tels des fantômes rouges. *Personne ne le suivait.*

Il s'engagea dans la rivière No Name en titubant face au fort courant. Ses bottes à doubles semelles glissaient sur les rochers et le courant poussait contre ses jambes. Soudain, le cours d'eau se creusa, et l'eau s'engouffra par-dessus les rochers, jusque dans ses bottes. Il s'en extirpa, escalada la berge et s'enfonça précipitamment dans les broussailles épaisses.

Son kayak, caché dans un épais massif d'aulnes, était chargé de matériel de camping, et il lutta pour le traîner à travers les broussailles, jusqu'à l'eau. Les vingt derniers mètres en aval de la rivière étaient sujets à la marée, et l'eau était montée au-delà du barrage. Rinn fourra son sac dans la cuve, grimpa dans l'em-

barcation, enroula l'élastique de sa jupette autour de la lèvre du cockpit, et planta sa pagaie dans l'eau noire.

Le kayak glissa vers l'avant. Il le guida dans le passage taillé à travers le barrage. Devant lui, les eaux de No Name Bay étaient sombres et immobiles. Les feux de camp, de l'autre côté de la baie, ressemblaient à des points de lumière durs dans la grisaille matinale. Il souleva sa pagaie pour donner une autre impulsion puis s'arrêta, sa pale suspendue en l'air.

Sur la rive, une petite tente apparaissait indistincte dans la lumière terne.

Il laissa l'élan du bateau le porter au-delà, avant de plonger à nouveau sa pagaie dans l'eau. Puis il tira fort, en direction de la première pointe de terre qui le cacherait du campeur endormi.

*Pourquoi m'ont-ils laissé partir ?*



# 2

Samedi 7 juin

---

Une explosion réveilla Kit en sursaut. Elle passa la tête hors de sa tente et aperçut de la fumée noire s'élever dans le ciel, de l'autre côté de la baie. Elle fouilla dans son sac, récupéra ses jumelles et vit des hommes à demi habillés sortir des baraquements, des extincteurs à la main. Ils couraient vers un petit bâtiment en partie dissimulé par les flammes, et luttait en dirigeant leurs jets chimiques vers le feu. En quelques secondes, les extincteurs furent vides. D'autres hommes firent courir un tuyau jusqu'à l'eau salée. Elle entendit un moteur démarrer, et aperçut un jet d'eau puissant se déverser sur les flammes.

Elle chercha Dan du regard. Ce n'était pas le jour idéal pour un incendie.

Quand le feu fut éteint et la pompe réduite au silence, les hommes restèrent debout à fixer les débris. De longues minutes passèrent avant que le silence ne la frappe. Le générateur qui avait battu ses oreilles depuis son arrivée la veille au soir était désormais silencieux. Le bruit de ce dernier avait alors été pour elle le premier signe d'activités humaines dans la baie.

Elle s'habilla et enfila le manteau de pêche qu'elle avait porté lors de sa première visite à No Name Bay. La veste était vert forêt, un teint trop terne pour elle aujourd'hui, mais qui sentait bon la fumée de feux de bois et le poisson qu'ils avaient attrapé et cuit sur les flammes. Il n'y avait pas un jour où elle ne l'avait pas portée depuis. En Alaska, il faisait frais le matin, même

les jours d'été. Inspirant profondément, elle contempla les coupes de bois rases sur les collines derrière le camp. Tlikquan Corporation avançait plus vite qu'elle ne l'aurait imaginé. Ça n'aurait pas été aussi douloureux pour elle de faire ses adieux à la baie si les collines avaient encore eu leurs arbres. Si elle était venue plus tôt cette saison, les arbres auraient encore été debout, mais elle aurait manqué l'arrivée de DeHill.

Elle ramassa du bois et prépara le petit-déjeuner. Les premiers camions chargés de troncs d'épicéas centenaires sortaient de la vallée, les moteurs ronflant. Les troncs ébranchés et fraîchement tronçonnés étaient entassés en contrebas de la cour de triage. À quoi pensaient ces gens lorsqu'ils abattaient ces arbres, si majestueux, coupaient leurs cimes, sectionnaient leurs branches et les empilaient, tels des carcasses ?

Lorsque la marée fut basse, deux hydravions apparurent dans le ciel, et se posèrent sur l'eau grise, fendant la crête des vagues. Ils se dirigèrent vers le ponton en bois qui flottait à l'extrémité de la jetée, à proximité du camp. Kit était trop loin pour pouvoir distinguer le Sénateur, mais elle pouvait deviner de qui il s'agissait à la façon dont les autres s'agitaient autour de lui.

Le groupe fit le tour du camp, passant d'abord par la cour de triage, puis par la zone de stockage et par la station de carburant, à l'arrière du camp. Ils se rassemblèrent enfin en demi-cercle autour de la carcasse fumante, les yeux braqués sur la cabane carbonisée.

Le Sénateur penserait-il Dan incapable de gérer un camp de bûcherons ?

DeHill et son entourage montèrent dans un SUV stationné devant le réfectoire et roulèrent sur le chemin de terre qui menait à l'exploitation forestière derrière le camp.

Il était midi lorsque le SUV fut de retour, suivi de pick-ups, à l'arrière desquels était assise l'équipe d'exploitation forestière. Kit souleva son kayak, le porta jusqu'à l'eau, ôta sa veste de pêche et enfila une polaire violette. Après avoir rassemblé ses affaires dans l'embarcation, elle monta à bord et pagaya à travers la baie agitée par les vagues. La cour était vide lorsque son kayak atteignit le ponton. Les hommes avaient déjà disparu dans le réfectoire pour le déjeuner. Elle débarqua et amarra son kayak.

Une odeur de charbon de bois humide et de plastique brûlé flottait dans l'air.

Elle se dirigea vers le réfectoire où DeHill devait faire son discours. Elle voulait qu'il sache qu'il était surveillé. Il manipulerait moins la vérité s'il la savait dans le public. Une porte claqua soudain derrière elle, et des lourdes bottes dévalèrent des marches métalliques. Elle se retourna, et vit un Amérindien sortir d'un préfabriqué qui semblait être les bureaux administratifs du camp. Les graviers crissaient sous ses bottes et son visage était chaleureux sous son casque de chantier orné du logo de Tlikvan Corporation : une feuille de Club du diable.

— Je ne vous ai pas vu descendre de l'avion, l'intercepta-t-il.

Son cou était large, et sa poitrine pressait contre son vêtement de travail.

— Je suis arrivée en kayak, répondit-elle en désignant du doigt ce dernier, amarré au quai.

Quand elle se tourna à nouveau vers lui, ses yeux s'étaient durcis, et elle comprit que les bûcherons n'aimaient pas les kayakistes.

— Je m'appelle Kit...

— Allez-vous-en, lui intima-t-il. Nous ne voulons pas de vous ici !

Kit tint bon et il hésita, comme si cette agressivité ne lui était pas naturelle. Comme elle ne bougea pas, il ne chercha pas à argumenter. Au lieu de cela, il gravit en trotinant les marches en bois menant au réfectoire et entra. Kit le suivit de près, elle ne voulait pas qu'il l'enferme dehors, et se faufila souplement à l'intérieur. Les hommes, debout au fond de la pièce, sentaient la sève d'épinette et le pétrole. Ils s'écartèrent tandis qu'elle se déplaçait le long du mur jusqu'à un emplacement face à la table d'honneur, où Dan plaisantait avec ses hommes. La pièce était faiblement éclairée par la lumière qui filtrait des fenêtres. *Pas de générateur de secours, apparemment.* Elle était étroite et sentait la sauce en boîte et la purée instantanée, ce qui avait dû être le dîner de la veille, puisque seuls des restes de sandwiches et de canettes de soda vides traînaient sur les tables.

Elle s'adossa contre le mur, et des hommes commencèrent à la remarquer et à la dévisager. Un flash d'appareil photo se déclencha. Pauline Bloom examina son cliché et balaya la pièce

du regard, à la recherche de son prochain. Elle repéra Kit et inclina la tête en signe de surprise. Cette dernière se dit que DeHill avait dû payer une place d'avion à la journaliste de l'Empire. Le journal était trop à court d'argent pour la faire venir en hydravion.

Dan tapota sur son verre d'eau avec un couteau et entreprit de présenter le Sénateur. Sa coupe de cheveux était récente, trop courte et trop formelle pour aller avec la chemise en jean qu'il portait, les manches retroussées de façon décontractée. Tout en parlant, il parcourait la pièce du regard, identifiant les hommes qu'il connaissait.

L'irritation filtra de ses paroles lorsqu'il la reconnut, telle une tache de couleur dans la lumière crépusculaire. Il lança un regard à sa gauche et croisa celui de l'homme qui lui avait fait face dehors. Ce dernier était de profil, et Kit vit que la partie arrière de son oreille avait été arrachée, et que la cicatrice était encore rose. Il se tourna pour la fixer du regard, les yeux noirs, inflexibles.

Dan ne se tourna plus vers elle, et lorsqu'il eut terminé, DeHill se leva et lui serra la main. Le Sénateur était de bonne humeur, et contemplait son public qui l'applaudissait chaleureusement. Il la repéra sans la reconnaître : sa polaire violette et ses vêtements de pluie Gore-Tex ne s'accordaient pas avec les vêtements en toile marron des hommes.

— Vous n'avez pas l'air d'un bûcheron, fit-il remarquer avec une affabilité olympienne.

— Kit Olinsky, répondit-elle en s'avançant. Conseil de Conservation de la Forêt Primaire.

Cela faisait deux ans qu'elle ne l'avait pas affronté au Congrès des États-Unis, mais il se souvenait d'elle. La politique, en Alaska, était une affaire personnelle.

— Ah, Mme Olinsky, dit-il. Vous n'êtes pas la bienvenue ici.

— Je suis juste venue pour écouter.

La pièce était désormais silencieuse. Tous les regards étaient braqués sur elle, et elle percevait le dédain avec lequel le Sénateur la regardait.

— Vous êtes sur une propriété privée, l'avertit DeHill.

— C'est la forêt nationale du Tongass, une terre appartenant à l'État, Sénateur. Vous vous en souvenez sûrement.

DeHill se tourna vers son collaborateur.

— Fais-la sortir, s'il te plaît, Rick.

Rick posa son sandwich et se leva. Il avait deux fois l'âge de Kit, mais n'avait pas l'air sportif. Quand il fut assez proche pour l'entendre, elle tourna la tête en direction de Pauline et lui dit, à voix basse :

— Ça ne va pas donner une bonne image...

Il considéra la journaliste – Pauline les suivait avec son appareil photo –, puis se tourna vers son patron. La dernière chose que DeHill souhaiterait, c'était de voir paraître dans l'Empire une photo avec pour titre aguicheur « Le Sénateur met une femme à la porte de la réunion »... Il renvoya donc Rick à sa place, et Pauline considéra Kit, déçue.

DeHill avait dit ce qu'il était venu dire. C'était des conneries passe-partout que Kit aurait pu écrire elle-même. Aussi, quand les applaudissements reprirent, elle se dirigea vers la porte, croisa le regard de Pauline et lui indiqua qu'elle lui accorderait une interview dehors.

— Une pièce pleine de beaux gosses, fit Pauline quand elles furent sorties, quelques minutes plus tard.

Elle tourna une nouvelle page de son carnet.

— Une réaction à la déclaration de DeHill?

— Il est regrettable que le sénateur DeHill ait choisi de remédier au problème des Amérindiens sans terre en les forçant à détruire leur propre patrimoine...

La réaction de Kit, elle aussi, était passe-partout.

— ... Les écologistes avaient une meilleure solution...

Soudain, un groupe d'hommes poussa les portes du réfectoire et dévala les marches. Leurs yeux étaient tournés vers Pauline, l'ardeur de la jeunesse se lisant sur leurs visages.

— Hé, Pauline, tu veux voir un vieux piège à poissons?

Le peuple Tlingit avait vécu sur l'île Kuiu avant que la variole ne décime des villages entiers dans les années 1920.

— On te ramènera avant que les avions ne décollent.

Pauline fit signe à Kit qu'elle la rattraperait en ville, glissa son carnet dans la poche de sa veste, monta dans un pick-up, et se glissa au milieu de la banquette tandis que les hommes montaient de chaque côté. Dans un crissement de graviers, les pick-ups quittèrent le camp.

Au moment même où ils disparaissaient, une main enserra brusquement la nuque de Kit et la projeta au sol, à genoux. Des mains calleuses bloquèrent ses bras dans son dos et immobilisèrent ses poignets. Une autre paire de bras bloqua ses tibias pour l'empêcher de donner des coups de pied. La toile dure des vêtements de travail lui râpait les joues, et le bras autour de son cou écrasait sa trachée. Les hommes la soulevèrent et la traînèrent à travers la cour jusqu'au quai. Ils se pressèrent le long de l'étroite passerelle menant au ponton et la lâchèrent. Ses coudes, ses hanches et sa tête heurtèrent les planches rugueuses et une botte claqua dans son dos.

— Foutez le camp d'ici !

Elle se remit rapidement sur ses pieds, avant qu'ils ne puissent la frapper de nouveau, et reprit son souffle, essayant de ne pas montrer sa peur. Ses mains tremblaient.

— Ce n'est pas contre vous que je me bats, expliqua-t-elle.

— Vous nous faites mendier pour de la merde, répliqua l'un d'eux, et puis vous nous frottez le visage avec !

Il avait suivi les autres sur le ponton.

Kit enfonça ses mains dans les poches de son pantalon de pluie, la tête inclinée, et fixa les planches de bois entre ses bottes en caoutchouc. Le monde n'était pas tout noir ou tout blanc, mais l'abattage qui se déroulait ici était tout simplement inacceptable.

Elle plongea sa pagaie dans l'eau et s'éloigna, l'esprit engourdi. Alors qu'elle pagayait en direction du détroit, la baie l'attira irrémédiablement, telle une vieille amie qu'elle voyait pour la dernière fois. Elle renversa son gouvernail et glissa sa pagaie dans l'eau pour faire virer son kayak. À huit cents mètres de là, le camp était calme. Au-delà, s'étalaient les immenses déchirures que Tlikquan avait taillées dans la forêt. Encore deux ans et les arbres de No Name auraient entièrement disparu.

Ses yeux scrutèrent les collines meurtries à la recherche de points de repère dont elle pourrait se souvenir, puis se posèrent sur le camp, vide. Adossée au mur blanc du réfectoire, elle aperçut une silhouette, trop lointaine pour être reconnaissable, mais qu'elle savait être Dan.

Ils se fixèrent du regard. Était-il venu lui dire au revoir, lui dire que, lui aussi, regrettait le temps où ils étaient amis ? Les larmes

aux yeux, elle ne lui fit pas signe. Elle laissa passer quelques secondes, puis enfonça sa pagaie dans l'eau.

Dans le détroit, l'écume blanche mouchetait les vagues qui remontaient du sud. Le village de Kake, où elle prendrait le ferry pour retourner à Juneau, était à trois jours de pagaie au nord. C'était une traversée aisée en kayak, mais son énergie l'avait quittée, et elle apprécia que le courant la pousse.

\*\*\*

Le Beaver atterrit sur la piste sans encombre. DeHill descendit le long du montant, jusqu'au flotteur, avant même que l'hélice ne se soit complètement arrêtée. Le grand homme au ventre proéminent sauta souplement sur le tarmac et se dirigea vers la porte du bureau. Dan le rattrapa au moment où le Sénateur ouvrait la porte d'une Chrysler noire. DeHill fit un signe de tête en direction de la porte passager, et Dan monta, heureux d'être invité.

La Chrysler s'engagea sur l'Egan Expressway, emprunta la voie rapide et accéléra.

— Merci d'être venu au camp aujourd'hui, ça signifiait beaucoup pour les hommes, le remercia Dan. Et ça a beaucoup compté pour moi aussi, acheva-t-il, reconnaissant.

Il avait une dette envers DeHill à propos de Tlikquan, et il était fier que ce dernier ait pris le temps de visiter le camp.

— Il faut que je mange quelque chose, lâcha DeHill en consultant sa montre. Ces sandwichs m'ont laissé sur ma faim.

Privé d'électricité, le personnel de cuisine avait été contraint de servir de la charcuterie et des sandwiches au thon.

— Nous mangerons au Baranof, reprit DeHill. Appelez le sénateur Macon pour qu'il nous rejoigne là-bas.

— N'est-il pas encore chez lui à Fairbanks? La session ne commence pas avant la semaine prochaine.

Macon était le président de la Commission des Finances du Sénat, au gouvernement de l'État. Il était président depuis plus de dix ans, et à l'époque où Dan travaillait aux Affaires Indiennes, il lui avait tenu tête, faisant son possible pour faire parvenir des subventions aux villages Amérindiens. Ce dernier était cependant plus intéressé par la construction d'autoroutes

autour de Fairbanks que par la réparation des fuites d'eau dans les écoles Amérindiennes.

— Il est avec le gouverneur, répondit DeHill.

Dan appela le bureau du gouverneur et demanda Macon.

— Que puis-je faire pour vous, mon vieux ? demanda Macon, une chaleur masculine désarmante dans la voix.

— Le sénateur DeHill aimerait que vous vous joigniez à nous pour déjeuner.

— Ce serait avec plaisir.

Il fournit à Macon les informations sur le restaurant et raccrocha. Quelques minutes plus tard, la Chrysler se gara en face des portes en laiton de l'hôtel Baranof. DeHill demanda au personnel de débarrasser toutes les chaises et les couverts qui garnissaient la table de la salle à manger privative, sauf trois, puis s'assit à son extrémité et ouvrit un menu.

Lorsque Macon entra, souriant, l'atmosphère de la pièce se réchauffa. Il poussait les bons sentiments devant lui comme un chasse-neige pousse la neige.

— Content de vous voir, Sénateur.

Ils se serrèrent la main. DeHill resta assis, et Dan se leva lorsque ce fut son tour.

— Asseyez-vous, mon vieux, asseyez-vous.

Macon tira une chaise et s'assit à côté de DeHill. Dan se renversa en arrière pour ne pas se sentir à l'étroit. Tous deux faisaient une bonne dizaine de centimètres de plus que lui.

— J'ai entendu de bons échos à propos de Tlikquan, le félicita Macon. C'est formidable de voir vos employés au travail. C'est bien mieux que de les voir assistés par toutes ces aides sociales que vous imposiez à mon comité, avant que vous n'ayez un vrai travail.

Macon rit et Dan sourit.

La plupart des villages Amérindiens, étaient situés à des kilomètres des routes les plus proches, et n'avaient pas accès à l'emploi, ni même à des possibilités d'emploi. Et sans les programmes gouvernementaux, leur pauvreté serait bien plus importante qu'elle ne l'était déjà.

— Oui, Sénateur...

— Billy, je vous prie.



— C'est bon de voir les hommes travailler, et je remercie le sénateur DeHill pour ça, souligna Dan.

DeHill ouvrit un petit pain et le beurra.

Macon se tourna vers ce dernier et plaisanta sur la vie à Washington. DeHill se plaignait souvent de sa position de sénateur des États-Unis, qui impliquait de vivre loin de l'Alaska. Mais lorsque son repas arriva, Dan s'aperçut qu'il avait aisément troqué le crabe royal et le saumon pour du filet mignon.

Plusieurs bouteilles de vin apparurent. DeHill les goûta toutes lorsque le serveur les déboucha, puis en choisit une, laissant les autres, vraisemblablement, à Dan et Macon. Ce dernier s'en tint à l'eau.

— Qu'est-ce que tu as choisi ? demanda DeHill en s'adressant à Macon.

— Tout, le taquina-t-il en souriant.

Puis il s'adossa à sa chaise, rit à gorge déployée, et se tourna vers Dan.

— Cela vous concerne aussi, mon vieux. À quel point voulez-vous cet amendement sur la subsistance ?

Dan avait passé les quinze dernières années de sa vie à se battre pour protéger les droits des Amérindiens, et ils savaient tous deux que Macon avait voté contre l'amendement constitutionnel, chaque fois qu'il était présenté au corps législatif.

— Une période d'attente de cinq jours pour les avortements, une modification du droit syndical, la fin des versements au Fonds 470, et un projet de loi sur le bois, annonça Macon.

— Il faudra tout ça ? s'étonna DeHill.

— Probablement pas, mais nous aurons besoin d'une certaine marge de négociation, expliqua-t-il en se tournant vers Dan. Quelle est la probabilité pour que l'amendement sur la subsistance passe la semaine prochaine ?

— Pas meilleure que lors des cinq dernières Sessions Spéciales, répondit Dan.

— Bingo, fit Macon. Personne ne pensera qu'une sixième session changera quoi que ce soit. Le gouverneur ne fait que suivre le mouvement.

Il examina son steak, le piqua avec son couteau, et continua :

— Cependant, pour faire honneur à son héritage politique, reprit-il, je l'ai convaincu d'ajouter une petite mesure inci-

tative. En échange de nos votes en faveur de l'amendement, le gouverneur a accepté de signer un ensemble de projets de loi que certains membres du gouvernement voulaient depuis longtemps.

Dan comprit que « nous » désignait le groupe de législateurs qui avait rejeté l'amendement chaque fois qu'il avait été présenté à la Chambre des représentants, malgré un large soutien de la population.

Macon regarda brièvement Dan.

— C'est le deal: pas d'amendement sur la subsistance, pas de projets de loi. Le gouverneur opposera son veto à chacun d'entre eux. Si l'amendement passe, il signera les autres projets de loi et entrera dans l'histoire.

Dan choisit ses mots avec soin, ce n'était pas le moment de s'énerver.

— La subsistance est notre droit, souligna-t-il. Elle ne doit pas être négociée comme des cartes de baseball.

La subsistance était le mot qu'utilisait l'homme blanc pour décrire la façon dont les Amérindiens vivaient de la terre. C'était un mot laid, plein de chuintements, qui ne reflétait rien de ce que c'était.

— Ne vous énervez pas, le taquina Macon en souriant, des rides rieuses se dessinant aux coins de ses yeux. De la façon dont je vois les choses, la subsistance est un racket que vous autres pratiquez. À quand remonte la dernière fois où vous avez subsisté à partir d'autre chose que des produits achetés en supermarché?

Il se tourna vers DeHill.

— J'étais à Bethel l'été dernier, et en plein milieu de la ville il y avait un McDonald's. Imagine ma surprise de le trouver rempli d'Amérindiens subsistant à partir de bœuf texan nourri au maïs.

Comme Dan ne riait pas, Macon rit pour lui.

— Détendez-vous, Wakefield.

Comme Dan ne souriait toujours pas, il continua :

— C'est l'Amérique. Tout le monde est égal. Pourquoi auriez-vous plus de droits que le reste d'entre nous?

— Parce que c'est notre terre, et que vous nous l'avez prise, rétorqua Dan en étouffant sa colère.

Ses mots sonnaient tout de même comme des pétarades.

— Nous ne demandons pas grand-chose. Juste d'avoir la priorité sur le saumon, l'original ou le caribou disponibles, quand il n'y en a pas assez pour tout le monde.

La subsistance n'était pour Macon qu'un problème politique de plus. Pour Dan, c'était le cœur de l'âme des Amérindiens. La plupart des Blancs considéraient la subsistance comme une manière primitive de faire ses courses et estimaient qu'elle pouvait être facilement remplacée par quelque chose de plus moderne, comme de faire ses courses au supermarché du coin. La comprendre de cette façon, c'était ne rien comprendre du tout. Le lien entre les Amérindiens et la terre était tissé aussi serré que n'importe quel lien entre être humain. Il liait chaque Amérindien à chaque créature, chaque plante, chaque force naturelle qui touchait leurs vies. Il façonnait la relation entre mari et femme, mère et enfant, jeune et aîné. Il était la source de la sagesse de l'aîné, de la vision du chaman, du toucher guérisseur de la sage-femme. C'est de là qu'étaient issus le loup, l'ours, le corbeau et les histoires qui avaient permis aux Amérindiens de se fondre dans ce monde sauvage. Cela faisait d'eux ce qu'ils étaient.

Même Dan, qui vivait dans une maison moderne et faisait ses courses au supermarché, comme tout Américain aujourd'hui, ressentait ce lien dans chaque fibre de son être.

— Vous savez, reprit Macon, dans tous les villages où je vais, aussi éloignés soient-ils, je vois des VTT et des hors-bords, des Winchester et des Remington, des téléviseurs, des ampoules électriques et des lunettes de soleil sur ordonnance. C'est comme si vous vouliez le beurre et l'argent du beurre. Tous les bienfaits de la civilisation et une saison de chasse exclusive.

Après un moment il éclata de rire. DeHill grogna. Dan sourit finement, certain maintenant que Macon jouait avec lui.

— Quoi que vous en pensiez, Sénateur, répondit Dan en se repliant sur un terrain plus neutre et plus pragmatique, notre droit à la subsistance nous a été promis lorsque nos revendications territoriales ont été résolues.

La promesse avait été faite une génération plus tôt, et l'Alaska ne l'avait toujours pas tenue. Macon en était l'une des raisons.

— Ah, fit Macon. Nous serions tous plus heureux dans un monde idéal. Mais dans celui-ci, il y a certaines réalités.

— Les promesses sont rarement tenues, remarqua Dan.

— Eh bien, disons que de temps en temps, elles doivent être adoucies, indiqua Macon. Après tout, c'est ainsi que fonctionne la politique. Donner un peu, obtenir un peu en échange.

Voyant Dan hésiter, Macon se pencha en avant et l'avertit, le ton n'étant plus à la plaisanterie :

— Ça ne sert à rien d'être pudique à ce sujet. Si vous voulez que l'amendement sur la subsistance passe, vous avez besoin de nos votes. Pour obtenir nos votes, ces quatre projets de loi doivent passer. C'est le deal. Et ce, quelle que soit votre opinion sur ces derniers. Par ailleurs, mon projet de loi sur le bois devrait vous intéresser.

— Vous avez ressuscité le 310? s'étonna Dan.

Le projet de loi 310 du Sénat avait provoqué un véritable tollé à l'échelle de l'État lors de la session régulière de la législature, qui s'était terminée en avril. Et fait rare, Macon avait perdu.

— Votre projet de loi ne prévoit rien pour Tlikquan. Il n'y a pas de forêts d'État dans le Sud-Est, souligna Dan.

Les dix-sept millions d'acres de la forêt du Tongass, qui constituaient la majeure partie du sud-est de l'Alaska, étaient une forêt nationale, propriété du gouvernement fédéral. Le projet de loi de Macon n'aurait permis d'exploiter le bois que sur les terres de l'État, et la plupart des forêts d'État se trouvaient dans la région intérieure, loin de Tlikquan.

— Vous devenez exceptionnellement borné, mon vieux. Lorsque vous harceliez mon comité pour obtenir des subventions, vous parliez au nom de tous les Amérindiens. Mon projet de loi n'apportera peut-être pas beaucoup d'emplois à Tlikquan, mais il en apportera beaucoup aux Amérindiens de la région intérieure.

Macon le considéra au travers de ses lunettes sans monture, puis se pencha légèrement en avant pour accentuer son propos.

— Mon projet de loi doit passer, affirma-t-il.

— Vous aimeriez que je vous apporte mon soutien pendant la Session Spéciale? conclut Dan en se raidissant.

— Ce serait bénéfique pour nous tous.

Il comprit. Il avait été piégé. L'humiliation réchauffa son visage. DeHill ne l'avait pas invité à déjeuner parce qu'ils étaient

bons collègues. Il l'avait invité pour lui expliquer comment il devrait s'acquitter de sa dette politique envers lui.

La fierté le retint de se tourner vers le sénateur. Au lieu de cela, il fixa son assiette, recouverte d'une sauce à la française, et s'interrogea sur l'enchaînement des décisions qui l'avaient amené dans la salle à manger privative du Baranof, assis à table avec DeHill et Macon. Il n'y a pas si longtemps, il déjeunait dans une pizzeria humide avec son ami, aussi passionné par les questions environnementales que Dan l'était par les questions Amérindiennes. À l'époque, Macon et DeHill avaient été l'ennemi.

Aujourd'hui, il s'était engagé à soutenir le projet de loi sur le bois. Que penserait Rinn ? Bon sang, qu'en pensait *Dan* ? Est-ce que l'abattage de toujours plus d'arbres aiderait la cause des Amérindiens ? Il ne le savait pas. Personne ne pouvait subsister dans une forêt coupée à blanc. Mais chasser l'orignal ne permettait pas non plus d'acheter des manuels scolaires à ses enfants. Il joua avec l'argenterie dans son assiette. Ce qu'il pensait n'avait pas vraiment d'importance. Il travaillerait pour Macon parce qu'il était redevable à DeHill pour Tlikquan. C'était la façon dont la partie était jouée.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda-t-il en levant des yeux sans expression vers Macon.

\*\*\*

La pièce était décorée de bois et garnie de meubles en cuir. Une cafetière Braun trônait sur une table d'appoint. Du café coulait dans une tasse en verre, et son arôme avait déjà embaumé la pièce lorsque Macon et DeHill entrèrent. Macon était passé par l'aéroport de Juneau une centaine de fois et n'avait pourtant jamais eu connaissance de l'existence de cette pièce.

DeHill contemplait une tasse blanche décorée de l'écusson du Sénat des États-Unis et attendait que le goutte-à-goutte s'arrête. Puis il se versa une tasse, et allongea une main en direction de la machine, indiquant à Macon qu'il était libre de se servir.

— Ils vous tiendront au courant ? demanda ce dernier.

Le dernier appel d'embarquement avait résonné par le haut-parleur alors qu'ils entraient dans l'aéroport par une entrée de service. Vraisemblablement, on appellerait DeHill lorsque les autres passagers seraient installés, et il pourrait alors se glisser dans l'avion sans être incommodé par le commun des mortels.

Quelques chaises meublaient la pièce, mais DeHill se tenait debout, sa tasse à la main, et attendait que le café refroidisse. Macon avait peu de contacts avec le Sénateur, ce qui était inhabituel en Alaska, où tout le monde se connaissait et où l'on pouvait même apercevoir le gouverneur promener son husky dans Cope Park, un ramasse crottes en plastique à la main. Mais à l'époque, DeHill avait été nommé à son siège après le décès de son prédécesseur dans le crash d'un avion de tourisme au sud d'Anaktuvak Pass. Il n'avait jamais eu à insister auprès de la chair ou à cultiver un intérêt particulier pour ses électeurs. Macon supposait que sa froideur royale était un masque destiné à dissimuler un manque de puissance de feu intellectuelle. Et il était certain que, malgré ses promesses, il ne faisait pas grand-chose à Washington. Le Refuge Arctique était toujours fermé, le gazoduc était au point mort, et les bases militaires fermaient les unes après les autres. En quatre ans, sa seule victoire avait été la loi sur les Amérindiens sans terre.

— Vous en avez trop demandé, lâcha DeHill.

Il sirotait son café. Le chino et la chemise en flanelle avaient disparu, remplacés par un costume à rayures gris sans plis, pas même à l'entrejambe. Il avait l'air retouché.

— Dans des circonstances différentes, un tel ensemble de projets de loi aurait pu se retourner contre nous, estima Macon. Mais ceux-là vont prendre l'opposition par surprise : personne ne s'y attendra, et ils n'auront pas le temps de s'organiser. Le gouverneur publiera un communiqué de presse ce mardi et ce sera dans les journaux ce mercredi. Ça ne donnera aux syndicats, aux féministes et aux écolos que deux jours et un week-end pour se préparer avant le début de la session.

Il était très content de lui. Acheter les votes des anti-subsistance grâce à ces quatre projets de loi avait été son idée. Donner des droits particuliers aux Amérindiens était fondamentalement anti-américain, mais l'amendement de subsistance avait grippé la politique de l'Alaska pendant plus d'une génération, et

il était temps de s'en libérer. Plus important encore, cet accord le sortirait du pétrin politique dans lequel il se trouvait. Son projet de loi sur le bois avait, contre toute attente, échoué à passer lors de la session régulière, et lorsqu'il se présenterait au poste de gouverneur au printemps prochain, il ne voudrait pas que des guignols racontent à tout le monde qu'il ne savait pas faire avancer les choses. De plus, il avait une dette envers sa communauté. Cela faisait des années qu'ils réclamaient l'exploitation des forêts de l'État.

— Ce sera un bon spectacle, estima Macon, satisfait. Ça mettra les féministes et les écologistes dans une situation impossible. La plupart d'entre eux soutiennent le droit à la subsistance des populations Amérindiennes. Ils seront révoltés contre ces projets de loi, mais ne pourront politiquement pas priver une minorité de ses droits. Surtout une minorité de couleur.

Il considéra DeHill. Tout cela aurait dû être évident. Mais DeHill construisait des centres commerciaux avant d'être nommé au Sénat, et Macon ne savait pas exactement ce que les centres commerciaux vous apprenaient sur la politique, à part savoir qui payer. Il souffla sur son café et vérifia la température avec son doigt.

— La loi sur le pétrole a été incluse pour appuyer la légitimité? demanda DeHill.

— La British Petroleum, ConocoPhillips et ExxonMobil embellissent votre plan pour qu'il apparaisse moins cynique, précisa Macon en levant les yeux de sa tasse.

DeHill l'observait, le regard indéchiffrable.

— C'est surtout historique, reprit Macon, sachant que DeHill n'y connaissait rien. Les Amérindiens d'Alaska se sont battus depuis les années 1920 pour que leurs revendications territoriales soient prises en considération, mais personne n'y a prêté attention jusqu'à ce qu'on y découvre du pétrole dans les années soixante, et que l'industrie se rende compte qu'elle ne pouvait pas construire de pipeline sur les terres litigieuses. Dans la foulée, le Congrès s'est mis au travail et, en quelques années, l'ANCSA, l'Alaskan Native Claims Settlement Act, est devenu une loi. Le fait est que les choses ont commencé à bouger lorsque l'intérêt du secteur pétrolier était en jeu.

— Et en partie tactique, ajouta Macon. La moitié des écolos de cet État aiment les arbres. L'autre moitié déteste le pétrole. Lancez-leur un projet de loi sur le bois et un projet de loi sur le pétrole en même temps et ils s'affronteront comme des enfants qui se chamaillent pour une sucette. Chaque camp voudra que la lutte contre son projet de loi soit prioritaire, conclut-il en riant.

L'attitude distante de DeHill ne lui permettait apparemment pas de sourire. Il rit de plus belle.

— Les Verts sont la meilleure distraction de cet État, lança-t-il. Avez-vous déjà participé l'une de leurs visioconférences ? Dix minutes après le début, quelqu'un commence à hurler qu'il faut sauver les limaces bananières parce qu'elles sont trop nombreuses à se faire écraser en traversant la route. Ils oublient tous le but initial de la réunion et se lancent à la poursuite des limaces bananières, comme une meute de chiens de chasse à la poursuite d'un lièvre.

— Vous semblez étonnamment intime avec le *modus operandi*, remarqua DeHill.

— Ils ont besoin d'un peu de paternalisme, voilà tout, répondit Macon en haussant les épaules et en sirotant son café. *C'était comme si cet homme n'avait pas d'émotions.*

— Le projet de loi sur le bois est bien le vôtre, n'est-ce pas ? s'enquit DeHill. Celui qui a été débouté lors de la dernière session ?

— Disons que nous avons manqué de temps.

— La personne qui l'a fait échouer n'était-elle pas la même que celle qui se trouvait au camp aujourd'hui ? le questionna DeHill avant de reprendre : Elle doit avoir une organisation bien en place, des gens qui connaissent le problème et savent comment le contourner.

— Elle est capable de soulever de la poussière, mais ce n'est pas une menace.

— Elle a fait débouter votre projet de loi une fois.

Macon hésita. À l'exception de deux personnes de son équipe, personne ne savait précisément ce qui avait fait échouer son projet de loi sur le bois au cours des derniers jours de la session législative régulière, six semaines auparavant. Pour des raisons



d'intérêt personnel, il voulait que cela reste ainsi. Prudent, il souligna :

— Les circonstances qui m'ont obligé à retirer mon projet de loi, Sénateur, étaient uniques. Elles ne se reproduiront pas.

Les yeux secs de DeHill attendaient qu'il continue, mais Macon ne dit rien.

Le téléphone sonna. DeHill posa son café et décrocha.

— Merci, j'arrive tout de suite, répondit-il en ramassant sa mallette.

Puis il se tourna vers Macon, et attendit qu'il termine. Avec n'importe qui d'autre, ce dernier se serait défilé, mais la force de l'autorité sénatoriale de DeHill était implacable.

— Elle a saturé mes lignes téléphoniques les derniers jours de la session, précisa Macon. Et elle a bombardé ma boîte mail de tellement de messages que le serveur de l'État a planté. Elle a bloqué mon bureau, nous ne pouvions plus rien faire. Les projets de loi de tous les autres partis ont commencé à s'accumuler à la commission des finances, le Sénat est devenu fou, et mon groupe parlementaire m'a forcé à retirer le projet.

— Je vois, fit DeHill.

Il se dirigea vers la porte et sortit, sans une poignée de main. . Alors que la porte se refermait, Macon l'entendit glousser.

*Donc, ce couillon avait bel et bien des émotions.*

\*\*\*

Une vague se brisa contre son dos, s'accumula sur sa jupette et tomba en cascade hors du kayak, tandis que l'embarcation se dressait au-dessus de l'écume sifflante. Rinn appuya sur sa pagaie pour stabiliser le kayak et le dirigea vers le nord du détroit de Chatham. Le fort vent qui venait du sud en provenance directe du Pacifique arrivait perpendiculairement à sa poupe. Il étira la bâche suspendue à son mât, tendue comme du fil de fer, qui le faisait avancer à plus de sept nœuds. Les embruns lui plaquaient les cheveux sur la tête et l'eau froide s'écoulait le long du col de sa parka, trempant ses vêtements et ses sous-vêtements, qui collaient désormais à sa peau en plis épais et humides. Ses doigts étaient engourdis et plissés par l'eau salée.

Il était à mi-chemin en direction de Tenakee Springs. Son plan initial avait été de gagner Angoon, même s'il aurait dû pagayer toute la nuit. Mais avec la voile, il avalait les miles nautiques et dépasserait le village Amérindien dans une heure. Si le vent se maintenait, il arriverait à Tenakee vers onze heures. Le samedi soir, c'était la soirée femmes aux sources chaudes. Il entrerait nu, provoquerait quelques réactions acerbes, hésiterait assez longtemps pour se faire remarquer, puis se fauflerait dehors et planterait sa tente dans la cour des Hipsky. Personne n'imaginerait qu'il avait fait le trajet de No Name Bay à Tenakee en moins de vingt heures.

Lorsque la pointe de Lull apparut sur sa gauche, Rinn fendit le joint de sa jupette, sortit une botte en caoutchouc, et la referma avant qu'une nouvelle vague ne déferle dans le cockpit. Il passa son couteau entre la semelle de sa botte et la planche de bois en forme de pied qui y était fixée. Sur cette dernière, plus petite, il avait collé une semelle en caoutchouc, découpée sur une botte qu'il avait dans sa cave. Il décolla la planche, attrapa une pierre parmi la dizaine qu'il avait entassée dans son kayak, l'enfonça dans sa botte, la remplit d'eau et la laissa couler au fond de la mer. La police ne trouverait aucune preuve le reliant aux engins de chantier sabotés à No Name Bay : tout reposerait au fond du détroit de Chatham.

Portée par une déferlante sa poupe se souleva, et le kayak surfa sur le flanc. La vague qui se fracassa gronda, le vent gémit et écorcha la peau de sa nuque. Le chant des baleines, qu'on pouvait entendre au large de la côte de Baranof, l'encouragea à avancer plus rapidement dans le détroit. Les macreuses à front blanc, les carangues et les garrots effleuraient les vagues en battant des ailes. De lourds nuages se déplaçaient vers le nord. La cime des arbres, sombre, qui se dressaient sur le rivage se tordait dans le vent, et les vagues se brisaient avec force sur les rochers.

Comme tout ce qu'il avait aimé, No Name Bay, lui était enlevé. Il enroula sa veste de pêche vert forêt autour d'une pierre et la laissa sombrer dans la mer déchaînée.

# 3

Mardi 10 juin

---

Leurs fusils automatiques étaient dégainés, l'un noir, l'autre acier, et pointaient vers le pont. Le bateau de pêche apparut sous le vent, fendait la brise et se balançant sur les vagues. Kit regarda avec appréhension en direction de la cabine de pilotage. Il suffirait de peu pour que le bateau ne renverse son frêle kayak. Le capitaine était un civil, un Amérindien. Très probablement un habitant de la région de Kake qui aidait les policiers. Il établit un contact visuel et hocha brièvement la tête. L'imposant bateau se soulevait et s'abaissait, aspirant et claquant la mer. Kit tira sur sa pagaie côté extérieur pour conserver un espace dégagé entre eux. Le pot d'échappement du bateau mugissait dans l'eau, et les fumées de diesel embaumaient l'air salé.

L'un des policiers se pencha par-dessus la rambarde et l'interpella :

— Kit Olinsky ?

*Oh, mon Dieu, quelque chose était arrivé à Elias...*

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Nous avons un mandat d'arrêt contre vous, cria-t-il.

— Quoi ? hurla-t-elle dans le vent.

— On vous emmène au poste.

Ils lui demandèrent de descendre de son kayak et de monter dans le bateau de pêche. Elle hurla que c'était trop dangereux. Le capitaine acquiesça et les policiers reculèrent. Le village de

Kake était visible en aval du détroit. Ils la suivirent, une centaine de mètres derrière elle tel un éléphant gardant un petit enfant.

Lorsqu'elle accosta sur la plage, ils lui passèrent des menottes en plastique aux poignets.

— Laissez-moi enlever ma jupette, pour l'amour de Dieu.

Les vagues se déchaînaient, et les galets grondaient sous ses pieds.

— Nous allons l'enlever pour vous, Madame.

Il la fit descendre sur ses hanches et l'aplatit au sol pour qu'elle puisse l'enjamber. Exposée au vent, les mains attachées dans le dos, elle frissonnait. Ses cheveux lui fouettaient le visage et l'aveuglaient. Les villageois, aux cheveux noirs, aux yeux sombres et aux visages vides, commencèrent à se rassembler en haut de la plage et la dévisagèrent. Elle se détourna, humiliée.

— On m'arrête pour quoi ?

— Meurtre, Madame. Vous avez le droit de garder le silence...

Son esprit s'engourdit, son cœur s'emballa et l'adrénaline inonda ses veines. *Pourquoi diable son corps la trahissait-il ? Elle n'avait rien fait.*

— C'est insensé, rétorqua-t-elle. Je n'ai tué personne...

— Oui, Madame.

— Ne m'appellez pas Madame.

— Oui, Madame.

— Je m'appelle Kit, bon sang !

— Oui, Madame.

**PROFITEZ D'OFFRES  
EXCLUSIVES ET D'INFOS  
EN AVANT-PREMIÈRE  
EN VOUS INSCRIVANT  
À NOTRE NEWSLETTER :**

---

